

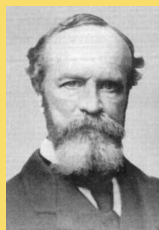
## William James : un précurseur du méliorisme américain

Omer Moussaly

Le méliorisme, en règle générale, présente sous un jour favorable le progrès réalisé dans un cadre spatio-temporel. Issue du siècle des lumières, cette notion a traversé l'Atlantique et fut adaptée par les penseurs américains. L'exposé que nous consacrons à l'étude de William James, un des précurseurs du méliorisme en Amérique du Nord, puise principalement à deux sources, soit l'article « La volonté de croire »<sup>1</sup> et le livre intitulé *Le pragmatisme*.<sup>2</sup> À cela s'ajoutent quelques articles de fond sur le sujet, dont celui de Ludwig F. Schlect<sup>3</sup>, ceux de Colin Koopman<sup>4</sup> et ceux de James Campbell<sup>5</sup>, sans parler d'autres articles qui ont fait l'objet de consultation. L'espace réservé à cette étude limite nécessairement notre corpus, d'autant plus que nous préférons approfondir l'analyse plutôt que de faire un simple survol.

Écartant de son quotidien les polémiques futiles, James opte pour le libre arbitre en vue d'améliorer la condition humaine. Il n'y a pas de place au déterminisme dans cette perspective, car une telle

William James (1842-1910)



Né à New York, William James (11 janvier 1842- 26 août 1910), médecin de formation, bien qu'il n'ait jamais pratiqué la profession, a acquis un caractère cosmopolite par ses nombreux voyages en Europe. Durant ses séjours outre-Atlantique, il perfectionna ses connaissances du français et de l'allemand. En tant que professeur, il passa la majeure partie de sa carrière universitaire à Harvard, où il a notamment enseigné la psychologie et la philosophie et du fruit de ses recherches il a noirci des milliers de pages magistrales. Même après sa retraite, en 1907, il continua à écrire et à donner des conférences malgré son état de santé chancelant. Huit de ses conférences sur le pragmatisme ont été rassemblées sous forme d'ouvrage au titre éponyme. Son œuvre maîtresse est sans contredit *Principles of Psychology* (1890), qu'il abrégéa en 1892 sous le titre, *Psychology: The Briefer Course*. Son livre, *Selected Papers on Philosophy* (1917), comprend un chapitre clé, « The Will to Believe » qui jette un éclairage sur les fondements de sa vision mélioriste.

croissance invite à la paresse et prive l'humanité de l'apport essentiel de chacun de nous.

Deux thèmes constituent la base de la réflexion de James. Il s'agit de la volonté de croire et du pragmatisme. L'article intitulé « La volonté de croire » sert de tremplin pour nous familiariser avec l'acceptation que consacre James à certains termes clés, les postulats de base et les ripostes aux attaques de ses détracteurs. D'ailleurs, il alimente lui-même la controverse à son sujet en articulant sa pensée autour de deux axes, soit le pyrrhonisme<sup>6</sup> et le quietisme<sup>7</sup>. Il reste à savoir si ces orientations sont incompatibles ou complémentaires. Nous nous attarderons, ensuite, sur le dynamisme qui caractérise le progressisme de James qui n'écarte pas d'office la possibilité de se tromper, mais qui insinue qu'on peut apprendre des erreurs de parcours.

Dans son ouvrage *Le pragmatisme*, James

inscrit sa vision du monde dans le cadre du tempérament de l'individu concerné. Celui-ci règle son comportement sur la satisfaction que lui procurent les stimuli, échappant ainsi à l'amertume, à la frustration et à la régression. Le rationalisme desséchant lui étant de peu d'utilité, il tire profit du confort de la foi propice à l'amélioration de son sort. Et comme la complexité de la vie ne cause que du chagrin, tout porte James à croire, en bon pragmatiste, à la pertinence de la simplicité.

### La volonté de croire

L'insuffisance ressentie par James dans l'interprétation de sa vision du monde l'a porté à recommander à ceux qui critiquent ses écrits de privilégier la connotation qui fait appel au décodage culturel. Pour illustrer son point de vue, il donne comme exemple l'écart significatif dans les perceptions respectives en ce qui a trait au Mahdi chez un Occidental et un Arabe. James procède par la suite à la définition des termes techniques dont il se servira pour élaborer sa doctrine. Il soutient que la croyance en la pertinence d'une hypothèse conduit inéluctablement à l'action. En outre, James désigne par l'expression « option authentique » le choix entre deux hypothèses possibles, pourvu que l'option retenue soit impérative, pertinente et significative.

Considéré par Ludwig F. Schlect comme un article incontournable sur le méliorisme de James, « La volonté de croire » mérite d'être examiné préalablement à la présentation de sa vision du pragmatisme. Dans cet essai, James précise que toute hypothèse digne de ce nom doit être perçue comme possible par son destinataire. Anticipant la levée de boucliers chez ses détracteurs, James passe à l'offensive en les accusant de cécité intellectuelle et en leur reprochant de s'accrocher à n'importe quel prétexte pour prétendre que ses propos n'ont pas un caractère scientifique. Dans son plaidoyer, James ne nie pas qu'il a établi la préséance de la foi, mais sans pour autant occulter la contribution de la science. Sachant qu'il est pris à partie comme écrivain abscons, James rétorque que ses textes ne posent de problèmes de déchiffrement qu'à ceux qui ne veulent pas comprendre.

Ayant ainsi déblayé le terrain, James s'emploie à réfuter le pari de Pascal, où le calcul des risques pêche par omission de l'esprit de la foi. En plus, il estimait improbable que ce type de parieurs qui mise sur l'existence de Dieu soit récompensé en conséquence. Donc, cette option n'est pas à retenir, car elle débouche sur un non-sens si elle est appliquée à convaincre les chrétiens de l'existence du Mahdi. Pourtant, James a un peu plus loin recours au même

raisonnement mécaniste qu'il dénonce dans le pari de Pascal comme argument à l'appui de son option au sujet de l'existence de la Vérité telle que préconisée par la religion. N'ayant pas l'attrait de prédilection pour l'inaction du sceptique, James prêche la nécessité de parier sur la position où on a tout à gagner et rien à perdre, et ce, même si on fait le mauvais choix.

Traitant de la religion, James en retient deux principes qu'il considère essentiels, mais non démontrables : le premier a trait à l'association de la perfection aux choses éternelles et le second au fait qu'on s'en tire à bon compte rien qu'à croire à la première affirmation. Face à ce dogme, James n'a d'autres solutions à suggérer que d'adopter un pari qui ressemble à s'y méprendre à celui de Pascal :

*We are supposed to gain, even now, by our belief and to lose by our non-belief, a certain vital good [...] We cannot escape the issue by remaining sceptical and waiting for more light, because, although we do avoid error in that way **if religion be untrue**, we lose the good, **if it be true**, just as certainly as if we positively choose to disbelieve.<sup>8</sup>*

La cohérence de James est ainsi mise à rude épreuve, mais rien ne sert de lui en savoir mauvais gré. Il suffit de mettre cet impair sur le compte de son attachement au méliorisme comme il en fait, au nom de ses partisans et en son nom, une profession de foi : « [a]ll of us believe [...] in democracy and necessary progress ».<sup>9</sup> À cela s'ajoute son penchant pour l'action au détriment de l'abstention imposée par une impotence intellectuelle.<sup>10</sup>

Forcément limitée, notre intelligence, affirme James, ne parvient pas à nous outiller pour faire face à toutes les situations possibles et imaginables où nous devons agir en connaissance de cause en minimisant les risques d'erreurs. Notre tempérament peut, le cas échéant, suppléer aux insuffisances de notre raison, suivant en cela l'adage « le cœur a des raisons, que la raison ne connaît pas. »

*Our passionate nature not only lawfully may, but must, decide an option that cannot by nature be decided on intellectual grounds; for to say, under such circumstances, "Do not decide, but leave the question open", is itself a passionate decision – just like deciding yes or no – and is attended with the same risk of losing the truth.<sup>11</sup>*

Tout en reconnaissant que l'instinct absolutiste est la chose la mieux partagée, James croit impérieux de se libérer de cette faiblesse en prônant l'empirisme comme moyen de se forger une théorie de la

connaissance. Quand l'un soutient la véracité d'un postulat, il se trouve quelqu'un pour le démentir et, de surcroît, la certitude absolue n'a mené qu'aux pires extravagances. Mais tout en récusant à quiconque l de posséder la Vérité, le pragmatiste n'écarte pas la quête du savoir, ni sa foi dans l'existence du Vrai.

*It matters not to an empiricist from what quarter an hypothesis may come to him – he may have acquired it by fair means or by foul; passion may have whispered or accident suggested it; but if the total drift of thinking continues to confirm it, that is what he means by its being true.<sup>12</sup>*

Selon James, tout porte donc à croire qu'il s'agit d'un processus continu, mais non d'une fin atteinte une fois pour toutes. À ceux qui prêchent de renoncer à toute croyance par crainte de se tromper, James rétorque que même si l'erreur est possible, mieux vaut être berné que de s'abstenir de choisir. En cas de doute, ce n'est pas la science, mais le cœur qui est le meilleur guide, car en matière de morale, la solution ne peut être suspendue indéfiniment dans l'attente d'une preuve tangible. La différence entre la morale et la science réside dans le fait que la morale prescrit ce qui est bon, alors que la science ne fait que nous renseigner sur ce qui existe.

Le pragmatiste estime que la Vérité existe, bien qu'elle ne soit pas à portée du premier venu. Mais la possession de la Vérité n'est pas exigée de quiconque voudrait passer à l'action à ses risques et périls. Celui qui s'aventure dans cette voie apprendra de ses erreurs et, partant, réduit l'écart qui le sépare de la Vérité. Par contre, le sceptique a tendance à se figer dans l'inaction en raison de son attitude incrédule et à suspendre son jugement dans une attente indéfinie de crainte d'être berné. James use d'ironie en feignant l'ignorance sur le mérite à attribuer à l'un ou à l'autre.

*When we stick to it that there is truth [...], we do so with our whole nature, and resolve to stand or fall by the results. The sceptic with his whole nature adopts the doubting attitude; but which of us is the wiser, omniscience only knows.<sup>13</sup>*

Afin de souligner la pertinence de l'action, James procède par analogie avec les relations humaines. C'est l'acte de faire les premiers pas vers l'autre qui stimule la bonne entente. Autrement, si A attend que B fasse la preuve de sa bonne foi, les atomes crochus risquent de ne jamais se produire. James affirme que tout fait est tributaire du désir qu'on investit en vue de sa réalisation. Pour paraphraser Omar Khayyâm<sup>14</sup>, l'amour se mesure aux sacrifices qu'on est prêt à faire en sa faveur, du désir qui nous brûle, des efforts consentis. Faisant valoir l'esprit d'équipe de tous pour

un, un pour tous, de la solidarité, James en vient à conclure que :

*There are, then, cases where a fact cannot come at all unless a preliminary faith exists in its coming. **And where faith in a fact can help create the fact**, that would be an insane logic which should say that faith running ahead of scientific evidence is the "lowest kind of immorality into which a thinking being can fall." Yet such is the logic by which our scientific absolutists pretend to regulate our lives.<sup>15</sup>*

De surcroît, l'analogie avec la relation entre interlocuteurs valables a porté James à remplacer par un « tu » la troisième personne indéfinie (le « it » anglais) qui servait traditionnellement à désigner l'univers. Par cette simple substitution, l'homme est en mesure, dorénavant, de converser avec l'univers en vue d'un rapprochement possible, au même titre qu'il le fait pour créer et entretenir l'amitié avec ses semblables, « [t]he more perfect and more eternal aspect of the universe is presented in our religions as having personal form. »<sup>16</sup>

De même, aucune liaison favorable entre deux individus ne se crée ni s'épanouit qu'à condition que l'un d'eux s'ouvre à l'autre, et ce, avant même d'avoir en main tous les renseignements utiles à cet effet. Le scepticisme et le doute méthodique ne sont pas propices au développement des liens d'amitié. James ajoute que notre croyance en un fait est un bon stimulant qui aide à le créer. En transposant la même technique à notre environnement, la seule chance d'aboutir à son amélioration serait de croire que le grain de sel de notre contribution compte. Schlect résume le point de vue de James à cet égard en ces termes :

*We are participating in a pluralistic, developing world of interrelationships – an "open universe", still in the making. Our lives are continuous with a wider world in which we can feel at home and to which we can contribute. Our choices and efforts can make the difference. What will be is in part up to each of us.<sup>17</sup>*

Et pour couronner le tout, James s'emploie à déplacer les bornes de l'inconnu en statuant que :

*A rule of thinking which would absolutely prevent me from acknowledging certain kinds of truth if these kinds of truth were really there, would be an irrational rule. That for me is the long and short of the formal logic of the situation, no matter what the kinds of truth might materially be.<sup>18</sup>*

À noter que James ne se gêne pas ici de faire appel au rationalisme et à la logique

pour étayer sa thèse, alors qu'auparavant il dénigrerait la stérilité de ces notions. Ailleurs, il mettrait dans le même paquet le rationalisme et la science et en venait à considérer la foi comme superflue si l'action était indifféremment inspirée par la foi ou les lois de la nature.

Tenu de réagir tout en ne sachant pas quelle issue est la bonne, l'être humain se trouve dans une situation embarrassante et n'a d'autre choix que d'opter pour ce qui lui semble le plus conforme au jugement du moment. Concrètement, un individu perdu dans la montagne en pleine tempête de neige est libre s'il le veut, de tergiverser au risque de mourir gelé. Par contre, celui qui passe à l'action a la chance de sauver sa peau si la voie suivie s'avère la bonne, comme il risque la perte fatale, s'il se trompe. Entre ces deux options, James privilégie l'action qui offre une chance sur deux de succès alors que les tergiversations ne mènent qu'à un cul-de-sac.

### Le pragmatisme

En clarifiant, un tant soit peu, les notions de base préconisées par James, nous sommes mieux en mesure d'attaquer les huit conférences, parues sous forme de livre en 1911 alors qu'elles ont été présentées au cours de l'année 1904. James y expose sa perception du pragmatisme, tout en notant que le vocable "pragmatisme", comme épithète accolée à la philosophie dont il se réclame, n'est pas un choix heureux parce qu'elle n'en reflète que l'aspect pratique. Cependant, il se résigne à l'adopter, en soutenant que toute autre appellation ne saurait être à même de traduire la complexité de sa méthode. Abstraction faite de cette préoccupation terminologique, James s'emploie à illustrer son pragmatisme en huit leçons, suivies d'une annexe où il s'en prend à ses détracteurs qu'il accuse d'avoir mal interprété ou mal compris le pragmatisme dont il se fait le héraut, tout en s'inspirant de Dewey et de Schiller.

D'entrée de jeu, James met cartes sur table, en notant que la divergence entre visions du monde découle du tempérament, que le philosophe et sa doctrine sont les deux faces d'une même pièce et qu'il n'y a pas lieu, n'en déplaise aux détracteurs, d'y voir un dénigrement du caractère sublime de l'amour de la sagesse.

*Ce sont bien les tempéraments qui par leurs exigences comme par leurs répugnances matérielles, ont toujours déterminé la philosophie des hommes et qui la détermineront toujours.*<sup>19</sup>

À ce postulat aux connotations psychologiques, James greffe un système binaire qui domine toute la démonstration

subséquente. Les êtres humains se répartissent en dyades de rationalistes versus empiristes, de théistes contre matérialistes, d'optimistes opposés aux pessimistes, etc. En gros, il y a d'un côté, les esprits raffinés, et de l'autre, les grossiers. Les uns comme les autres ont leurs mérites et leurs insuffisances à tel point qu'il est quasi impossible de privilégier une catégorie au détriment de l'autre. C'est là que le pragmatisme arrive à point nommé pour résoudre ce dilemme par le truchement d'une synthèse que James opère entre des positions de prime abord incompatibles.

À ce stade-ci, James introduit le critère tout à fait vague de satisfaction qui, à toutes fins utiles, est appelé à nous guider pour sortir de l'impasse. La victoire sera finalement pour celle des théories de l'univers qui fera sur les esprits ordinaires *l'impression* la plus complètement satisfaisante.<sup>20</sup> De la sorte, James établit un lien indissoluble entre le pragmatisme comme matrice, et le méliorisme en tant que corollaire. Celui-ci s'associera dès lors et tout au long de la présentation aux divers aspects de la matrice.

À titre indicatif, le pragmatisme contribuera au bien-être de l'individu en écartant de son champ de préoccupations toutes les discussions oiseuses au sujet des propositions apparemment divergentes, mais qui, de par leurs conséquences, ne présentent pas de différences significatives.

*La méthode pragmatique consiste à entreprendre d'interpréter chaque conception d'après ses conséquences pratiques [...] Pour qu'une controverse soit sérieuse, il faut pouvoir montrer quelle conséquence pratique est nécessairement attachée à ce fait que telle alternative [sic] est seule vraie.*<sup>21</sup>

Leurs soucis réduits de la sorte, les êtres humains s'en tirent à bon compte pour vaquer à la satisfaction de leurs vrais besoins et changer en mieux.

Le pragmatiste, soutient James, n'a cure des abstractions qui ne génèrent que des vérités factices. Sa prédilection va à la pensée concrète organiquement liée aux faits et à l'action efficace. C'est encore une question de tempérament qui oppose le pragmatiste au rationaliste.

*Voyez le parfait contraste de ces deux esprits! Le pragmatiste s'attache étroitement aux faits, à la réalité concrète; il étudie la vérité à l'œuvre sur des cas particuliers qu'il généralise ensuite. La vérité, pour lui, devient un nom générique résumant les idées de toute sorte, mais d'une valeur pratique définie, qui sont à l'œuvre dans l'expérience.*<sup>22</sup>

Dans l'attente de cette rétroaction, James ne retient que les idées qui, associées à l'expérience, délestent la vie des tracas causés par des débats interminables autour de futilités. Mettant de côté d'une façon exceptionnelle la dialectique, en se prononçant ouvertement en faveur d'une composante de la dyade, James prête le flanc à la critique acerbe de ses détracteurs qui dénoncent son préjugé avoué. Cette controverse va pousser James à contre-attaquer ses adversaires, les accusant de cécité verbale. Néanmoins, il admettra, dans l'appendice, la valeur indéniable de la réflexion :

*Quand les idées de l'homme viennent s'ajouter à ce qui existe, elles le modifient, elles le déterminent à nouveau, en partie, d'une manière plus ou moins différente. La réalité, dans son ensemble, apparaît ainsi comme ne pouvant se définir que d'une manière incomplète.*<sup>23</sup>

Dans un autre ordre d'idées, James note la compatibilité entre l'empirisme et les aspirations religieuses. Jetant son regard sur les aspirations religieuses porteuses de réconfort à une frange importante de l'humanité, James n'y voit pas d'incompatibilité avec les satisfactions que procure l'empirisme, sous réserve de ne pas se laisser fourvoyer par le tempérament rationaliste desséchant. Le cas échéant, la théologie jouit d'un préjugé favorable, étant donné :

*que les conceptions théologiques ont une valeur pour la vie concrète, elles seront vraies pour le pragmatisme, en ce sens qu'elles sont bonnes dans cette mesure; et, pour lui, la valeur qu'elles ont en dehors de cette mesure dépendra de leurs rapports avec d'autres vérités qui ont également à se faire reconnaître comme telles.*<sup>24</sup>

Autrement dit, toute bonification du sort des humains par l'apport de la foi mérite d'être accueillie par le pragmatiste, foncièrement un incondicional du méliorisme.<sup>25</sup> Le bon et le vrai sont interchangeable, bien imbriqués l'un dans l'autre et n'ont d'autres utilités que de changer en mieux l'état d'âme de l'être humain en lui accordant un répit des angoisses qui le tenaillent.

À toutes fins pratiques, le pragmatisme, comme méthode, tend à simplifier la vie, en réduisant au maximum la polémique futile que suscitent, par exemple, les croyances du théiste diamétralement opposées aux convictions du matérialiste. À bien y regarder, l'écart ne saurait être significatif, puisque du point de vue des conséquences, il est indifférent que la création de l'univers soit l'œuvre de Dieu ou de la nature. Quel

soulagement pour l'humanité, que de supprimer une source de discorde qui a envenimé sans raison valable, les rapports entre camps opposés! Que d'avancement devient possible, le cas échéant!

*Apportez-nous une matière qui nous promette le succès; qui doive en vertu de ses lois, nous conduire toujours plus près de la perfection: alors tout homme raisonnable adorera cette matière aussi volontiers que Spencer adore la puissance inconnaissable qu'il a imaginée.*<sup>26</sup>

Cette citation appelle deux remarques : la première concerne la perfection qui est en état de gestation à ce stade-ci, donc non réalisée pleinement encore. La deuxième a trait à l'appel fait à l'homme raisonnable, alors que James confine souvent le rationaliste dans le box des accusés.

Par la suite, William James s'attaque à la dichotomie libre arbitre/fatalisme, associant le premier à l'inattendu et le deuxième au déterminisme. Les interstices inhérents à l'uniformité des lois de la nature portent à « accueillir sans effort la doctrine du libre arbitre comme une doctrine mélioriste. Elle présente la perfectibilité comme possible du moins. »<sup>27</sup> Le mot « possible » constitue la pierre angulaire d'un raisonnement fait de bonne ou de mauvaise foi, peu importe, paralogisme ou sophisme, qui sera justifié beaucoup plus loin par un principe du pragmatisme, que James sort d'on ne sait où, interdisant le rejet d'une hypothèse aux conséquences salutaires.

Analysant le poème « À vous » de Walt Whitman, qui se prête à une double interprétation, James préfère l'inscrire dans le cadre des possibles fluides plutôt qu'en fonction d'un « Absolu » immuable. C'est le choix que dicte le progrès et que soutient le correspondant anonyme de James, qui se réclame du monisme. Qu'à cela ne tienne! James admire son appel sincère à ses semblables d'œuvrer pour le progrès à tel point qu'il cite abondamment : « Je crois [...] qu'à chacun de nous il incombe de rendre le monde meilleur, et que faute de le faire, on laisse l'univers inachevé d'autant. »<sup>28</sup> C'est que James ne croit pas à l'existence de frontières étanches entre camps adverses, surtout quand son détracteur se fait l'apôtre d'un méliorisme tributaire de la volonté humaine. Sur ce point particulier, il y a recoupement des idées entre un moniste et un pluraliste. À l'instar de Monsieur Jourdain, qui faisait de la prose sans le savoir, le correspondant

*We are participating in a pluralistic, developing world of interrelationships – an "open universe", still in the making. Our lives are continuous with a wider world in which we can feel at home and to which we can contribute. Our choices and efforts can make the difference. What will be is in part up to each of us.*

— William James

de James serait un pragmatiste qui s'ignore.

Rationalistes et pragmatistes articulent leur conception mélioriste respectivement sur un possible dont la réalisation est certaine, c'est-à-dire un possible bien-fondé susceptible de se transformer, une fois que tous les obstacles auraient été surmontés, en une réalité concrète. Il s'agit :

*[D]e distinguer entre deux façons de concevoir la perfection de l'univers – l'une faisant de cette perfection un **principe aux conséquences nécessaires** et l'autre ne faisant d'elle qu'un **terminus ad quem**, qu'un terme qui pourra être atteint.<sup>29</sup>*

Toujours est-il, l'existence de certaines conditions favorables permet de tenir pour acquis que le salut du monde est possible. La multiplication des adjuvants couplée à une réduction des opposants débouche sur l'affranchissement de l'humanité. Mais le pessimiste irréductible pèche par excès de négativisme. Par contre, l'optimiste béat se berce d'illusions. Quant au pragmatiste, bien qu'il favorise le méliorisme, il n'en demeure pas moins qu'il ne peut affirmer que sa matérialisation est inéluctable :

*Le méliorisme, lui, considère le « salut » de l'univers ni comme assuré inmanquablement, ni comme impossible : il y voit une chose possible qui devient probable de plus en plus, à mesure que se multiplient les conditions remplies pour sa réalisation.<sup>30</sup>*

C'est que le méliorisme n'est jamais déterminé à l'avance parce qu'il dépend, en premier lieu, de l'intervention aléatoire de la volonté individuelle et collective. Cependant, il arrive souvent que les préférences d'un individu aillent à l'encontre de celles des autres, et ce n'est qu'au prix de compromis concédés de part et d'autre qu'on réalise des petits pas en avant. L'accumulation des gains minimales aboutirait à la longue « à faire que se réalise un monde qui ne sache même plus quel lieu occupait le mal et quel nom il portait! »<sup>31</sup> La dichotomie du Bien et du Mal mène James à faire une profession de foi selon laquelle les puissances supérieures jouent un rôle important dans le salut de l'univers. Récusant tout relent d'athéisme, il associe sous réserve le pragmatisme à une doctrine religieuse :

*[S]i l'on admet que la religion peut rentrer dans le cadre du pluralisme ou du méliorisme [...]. Le pragmatisme est tenu d'ajourner toute réponse dogmatique, car nous ne savons pas encore avec certitude quelle sorte de religion est en voie de donner à la longue les meilleurs résultats.<sup>32</sup>*

Cette profession de foi ne correspond à aucune pratique religieuse, toutes confessions confondues. Il s'agit plutôt d'un « théisme pragmatiste ou mélioriste. »<sup>33</sup> Peu importe que la donnée de base soit vraie ou fausse, ce qui compte, c'est son potentiel d'améliorer le sort des humains.

Fidèle à lui-même, James nous met en garde contre la pente glissante du dogmatisme que véhicule la pensée unique. Plutôt défenseur du pluralisme, il n'a que faire de l'absolutisme, et ce, même s'il promet une fin heureuse à la marche de l'humanité, en nous jouant la comédie avec son prétendu bonheur à la portée de la main là où il n'y a que frustration, tout en nous faisant croire que la souffrance est la voie royale du salut. La synthèse qui s'impose fait que le pragmatisme :

*[E]st également tenu de répudier le monisme absolu et de répudier le pluralisme absolu. Le monde est un, là où par une connexion quelconque, mais définie, ses parties « s'entretiennent ». Et le monde est multiple, là où fait défaut toute connexion définie.<sup>34</sup>*

En fait, dans notre monde actuel qui laisse beaucoup à désirer, de dire James, seule la possibilité d'un avancement peut être envisagée, en espérant que les conditions nécessaires à sa réalisation soient remplies. Il serait erroné de supposer l'existence d'un Absolu liminaire. Par contre, au terme de la réalisation de tous les progrès possibles et imaginables, il y a lieu de considérer l'atteinte de la perfection comme la matérialisation d'un « Absolu », qu'on nommera « Ultime » pour bien préciser qu'il ferme la marche.

Foncièrement, la liberté est, selon James, la pierre angulaire du progrès conçu en tant que processus. En marge de ce concept, Colin Koopman<sup>35</sup> soutient qu'un potentiel créatif est inhérent à la liberté, l'inscrivant dans le cadre d'une démarche éthique et d'un mode de vie qui constitue la seule voie au méliorisme.

William James, affirme Koopman, ne circonscrit pas la compétence en matière de politique aux seules institutions concernées. Conjointement, le bon et le vrai se mettent au service des intérêts vitaux de l'humanité :

*Freedom is James's radical alternative to the docility implicit in all bigness. James offers nothing less than a reconstruction of the axis around which political theory and practice revolve. That axis is actual living persons. This is a very democratic axis indeed – it is the idea that goods and truths must always originate and terminate in vital human interests.<sup>36</sup>*

Cependant, Koopman tient à préciser que l'anti-déterminisme de James ne constitue pas nécessairement la preuve qu'on est libre. Dans tel cas, la liberté serait comme imposée et, partant, contraire à sa nature émancipatoire. James n'envisage la liberté qu'en tant que phénomène possible qu'il tient à ne pas entacher en lui greffant des éléments qui lui sont incompatibles, et ce, par souci d'en sauvegarder l'intégrité, car :

*To prove freedom is to force a belief in freedom, to compel it. A mind compelled to be free is by definition not free [...] James does not demonstrate the existence of freedom that we must already possess. He affirms a possibility.<sup>37</sup>*

Ce qui compte le plus, c'est la somme des efforts déployés et librement consentis pour améliorer le monde dans lequel nous vivons. En assumant la responsabilité de ses actes et paroles, l'être humain parvient à modifier pour le mieux sa condition.

*It is only through personal effort with and for others that we create and sustain better futures. This is the political and ethical worth of James's meliorism. It yields and strengthens the efforts through which we assume the very freedom requisite for a democratic existence.<sup>38</sup>*

En 2006, Koopman commet un deuxième article<sup>39</sup> dans la même revue où il identifie d'une façon claire et nette le pragmatisme au méliorisme. Il y affirme que le pragmatisme de James, comme d'ailleurs celui d'Emerson, de Dewey et de Rorty, entre autres, y est, à quelques nuances près, fort semblable. Le récent regain d'intérêt pour cette philosophie de l'espoir est attesté par un grand nombre d'auteurs chevronnés, tels que West (1989), Stuhr (1997), Green (1999), Shade (2001), Mckenna (2001), Stout (2004) et Westbrook (2005). Koopman tente ici d'explicitement la manière dont le pragmatisme contribue au méliorisme et vice versa en éclaircissant « the philosophical significance of pragmatist meliorism. »<sup>40</sup>

En tant que philosophie de l'espoir, le pragmatisme fortifie notre confiance dans l'attente d'un gain, d'une réussite, ou d'une amélioration qui ne tardera pas à se matérialiser, pourvu qu'on ait la conviction ou le sentiment qui porte à espérer. En reconstruisant les concepts fondamentaux du pragmatisme, Koopman cherche à en faciliter la compréhension. Toutefois, il suggère un préalable de défricher le terrain en ne tenant rien pour acquis :

*Le méliorisme, lui, considère le « salut » de l'univers ni comme assuré immanquablement, ni comme impossible : il y voit une chose possible qui devient probable de plus en plus, à mesure que se multiplient les conditions remplies pour sa réalisation.*

— William James

*Yet the motivations for, and philosophical significance of these reconstructions remain obscure as long as the meliorism at the heart of pragmatism is itself unexplained. [...] This philosophical call to hopefulness is a good successor to the long-standing quest for certainty that have dominated philosophy throughout modernity.<sup>41</sup>*

À cet effet, Koopman associe le méliorisme au pluralisme radical, passant ainsi sous silence les passages où James nous met en garde contre tout extrémisme, que ce soit en rapport avec le pluralisme ou le monisme. Quant à l'humanisme, l'autre volet du méliorisme, il a traité aux efforts de l'Homme en vue de transformer en mieux sa condition et renvoie dos à dos optimistes et pessimistes. Koopman affirme, à juste titre, et à l'encontre des déterministes qui considèrent le progrès inévitable, que James « focuses on what we can do to hasten our progress and mitigate our decline. »<sup>42</sup>

En inscrivant le méliorisme dans le cadre de l'engagement des êtres humains, James n'a d'autre choix, selon Koopman, que d'adhérer aux principes démocratiques qui reposent sur la liberté et l'égalité des êtres humains dans l'exercice pénible de leurs actions en l'absence de garanties de succès.

*Meliorism is the name for that hardihood and willingness. It is tempting, then, to see pragmatism as developing the philosophical consequences of meliorism, while understanding democracy as developing its political and ethical consequences.<sup>43</sup>*

En outre, le concept de Vérité formulé par James est tributaire du pluralisme et de l'humanisme. Il contribue au méliorisme du fait de son dynamisme intrinsèque. La vérité advient à une idée, mais ne lui est pas inhérente. Le salut ne saurait être autre chose qu'une possibilité que l'homme transforme par ses efforts en plausibilité, voire en réalité. Ce processus d'innovation permanent modifie doucement les traditions, sans causer de chocs, toujours à l'avantage du progrès.

*This idea, call it pragmatist transitionalism, is essential to pragmatism even though it is often overlooked. It is the idea that melioration consists in simultaneously accepting and criticizing our inherited traditions.<sup>44</sup>*

À l'instar du « arbeit makht frei » (le travail rend libre), le rationalisme a forgé une autre bévue, en avançant que la vérité nous libère. James dénonce cette énormité en soutenant que notre liberté se gagne à la sueur de notre front.

## Conclusion

Pour illustrer les méfaits de l'hésitation, James aurait pu se servir du drame de Hamlet, qui remet l'acte de venger son père jusqu'à ce qu'il ait une preuve irréfutable de la culpabilité de son assassin. Ce héros shakespearien passe sa vie tiraillé entre deux options opposées sans se décider à choisir celle que lui dicte son devoir de justicier. L'incertitude le ronge et le rend malheureux. C'est contre ces excès d'indécision que James propose une solution de rechange quand notre intellect nous mène dans un cul-de-sac.

Mieux encore, James cherche à nous délester de tout le poids des polémiques oiseuses, en nous vantant les bienfaits d'une vie simple et remplie d'espoir. Que chacun de nous ait pleine confiance en soi et sa vie s'embellit, qu'il désire ardemment le succès et il l'aura. Rien n'est tenu pour acquis, rien ne nous est donné gratuitement. Tout avancement requiert une somme d'effort et l'apport de chacun compte. Dans son article sur le pragmatisme, James Campbell<sup>45</sup> résume bien l'apport de James et des penseurs pragmatistes au courant mélioriste tel que développé aux États-Unis :

*From early advocates of the Pragmatic perspective like Benjamin Franklin, through its great trio of Peirce, James and Dewey, to contemporary exponents like John J. McDermott, Pragmatism has provided a uniquely powerful way for Americans to understand and to try to improve the human situation [...]. Pragmatism also presents a world of possibility in which our melioristic efforts make sense. Finally, Pragmatism emphasizes community as the source of our well-being and the focus of our efforts to enact long-term improvements.*<sup>46</sup>

---

## Notes et références

<sup>1</sup> William James, « The Will to Believe », in *Selected Papers on Philosophy*, New-York, Dutton, 1947.

<sup>2</sup> William James, *Le pragmatisme*, Paris, Flammarion, 1911.

<sup>3</sup> Ludwig F. Schlect, « Mysticism and Meliorism : The Integrated Self of William James », *The Philosophical Forum*, Vol. XXXII, no. 3, automne 2011.

<sup>4</sup> Colin Koopman, « William James's Politics of Personal Freedom », et « Pragmatism as a Philosophy of Hope », *Journal of Speculative Philosophy*, respectivement vol. 19, no. 2, 2005 et vol. 20, no. 2, 2006.

<sup>5</sup> James Campbell, « One Hundred Years of Pragmatism », *Transactions of the Charles S. Peirce society*, Vol. 43, no. 1, 2007.

<sup>6</sup> Propre à Pyrrhon, premier des grands sceptiques grecs.

<sup>7</sup> Doctrine mystique qui met l'accent sur l'union de l'homme avec son créateur.

<sup>8</sup> « The Will to ... », *op.cit.*, p.120. Souligné dans le texte

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.106.

<sup>10</sup> À l'instar de Richard Gale, Schlect reconnaît la bipolarité de James, où son attachement à l'activité mélioriste inhérente au pragmatisme est associé à l'accent mis sur un quietisme passif. Mais, contrairement à Gale, il n'y voit que complémentarité, point de déchirement. *op.cit.*

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.108. Cette citation corrobore le pari de Pascal que James avait rejeté du revers de la main en tant qu'option morte.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.113.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.118.

<sup>14</sup> Omar Khayyâm, *Quatrains*, Paris, mille et une nuits, 1997.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.119. Souligné dans le texte,

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>17</sup> Schlect, *op.cit.*, p.257.

<sup>18</sup> James, *op.cit.*, p.122. Souligné dans le texte.

<sup>19</sup> James., *op.cit.*, p.48.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.51. Souligné dans le texte.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.57.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.76. Souligné dans le texte.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.277.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.80. Souligné dans le texte.

<sup>25</sup> « [L'Absolu] nous accorde des vacances morales. Toute conception d'un caractère religieux nous en accorde. Non seulement elle donne plus d'élan à nos heures de pleine activité, mais elle s'intéresse aussi, pour les justifier, à nos heures de joie, d'abandon, de confiance. » *Ibid.*, p.109.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.103-104. Souligné dans le texte.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.119.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.257.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.252.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.257. « Le possible », tel que défini par James, serait « quelque chose de moins que le réel, et quelque chose de plus que l'irréel pur et simple. » p.169.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.267.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.270.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.271.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>35</sup> Collin Koopman., « William James's Politics of Personal Freedom », *Journal of Speculative Philosophy*, vol. 19, no. 2, 2005.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.180.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.180-181.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.183.

<sup>39</sup> Colin Koopman, «Pragmatism as a Philosophy of Hope: Emerson, James, Dewey, Rorty », *Journal of Speculative Philosophy*, vol. 2, no.2, 2006.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.106.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.106.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.107.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.107.

<sup>44</sup> James Campbell, « One Hundred Years of Pragmatism », *Transactions of the Charles S. Peirce society*, Vol. 43, no. 1, 2007.

<sup>45</sup> James Campbell, *op.cit.*

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.3.